

Par Laurent Joffrin

## Verdun, le crime nationaliste

Par [Laurent Joffrin, Directeur de la publication de Libération](#) — 21 février 2016 à 12:53



Reconstitution du début de la bataille de Verdun, à Beaumont-en-Verdunois, le 20 février 2016.

Photo Jean-Christophe Verhaegen. AFP

**Témoigner aux combattants de Verdun le respect qui leur est dû, c'est rappeler les dangers du souverainisme et la nécessité de continuer à construire une Europe unie.**

- Verdun, le crime nationaliste

## Édito

Verdun ? Le symbole même de l'absurdité de la guerre ! Trois cents jours de bataille, quelque 300 000 morts, des souffrances sans nom et une débauche d'héroïsme pour revenir, un an plus tard, aux mêmes positions, dans une boue de terre, de sang et d'ossements. En Allemagne et en France, on célèbre le centenaire d'un carnage aberrant, né de la sanglante folie des hommes, décuplée par la puissance meurtrière de l'industrie. Pourtant, cette lecture édifiante ne suffit pas. A beaucoup d'égards, elle est même trompeuse et peut endormir une vigilance politique dont nous avons plus que jamais besoin.

D'abord parce que l'invocation de la simple folie n'épuise en rien les explications du massacre. Les soldats qui sont morts à Verdun n'étaient pas des fous, pas plus que les généraux qui les ont conduits à l'abattoir dans le fracas des canons et le crépitement des mitrailleuses. Les historiens ont longuement analysé la motivation des combattants. Ils ont écarté les interprétations bien-pensantes, de droite ou de gauche. Les poilus de Verdun, pas plus que les «Feldgrau» allemands, ne sont pas allés se faire tuer dans l'enthousiasme patriotique qu'on a décrit. Mais leur courage sous le feu n'est pas seulement né de la contrainte imposée par des ganaches ivres de gloire et de revanche. Le sacrifice a été largement consenti, comme un devoir civique qu'on estimait légitime et inévitable, sans joie mais sans colère. Ni fanatiques ni simples marionnettes... Les «mutins» eux-mêmes, justement réhabilités par Lionel Jospin, Jacques Chirac et François Hollande, n'étaient ni des lâches, ni des déserteurs, ni des objecteurs de conscience. Ils refusaient de monter à l'assaut pour rien. Mais ils ne fuyaient pas le champ de bataille.

Et surtout, tous ces soldats sacrifiés pensaient se battre pour un idéal. Les Français se croyaient engagés dans une «guerre du droit» que les exactions allemandes du début de la guerre semblaient justifier ; les Allemands étaient mus par la peur de l'encerclement que l'alliance franco-russe avait matérialisée. Des deux côtés, la cause semblait juste. Pour ces raisons, les combattants de Verdun méritent le respect dû au sacrifice, et non la commisération désinvolte accordée aux victimes ou aux simples d'esprit.

### **Un seul remède à cette maladie mortelle : la construction d'une Europe unie**

L'affaire, en fait, est bien plus politique. Verdun, comme la Somme ou le Chemin des Dames, n'est pas né de la folie mais de l'idéologie. Verdun, c'est le paroxysme infernal du nationalisme. La montée en puissance des Etats-nations, qu'aucune sagesse internationale n'a réussi à dompter au XIX<sup>e</sup> siècle, a créé le nationalisme, le militarisme, la volonté de conquérir, la domination de la raison d'Etat sur les droits universels, la paranoïa des gouvernants qui pensent que l'ennemi veut les détruire à la première occasion, parce qu'ils remuent envers lui des pensées analogues. La peur de Poincaré et des généraux russes face à la puissance allemande a pour pendant la panique de Guillaume II ou des généraux autrichiens devant l'impérialisme russe ou l'esprit de revanche des Français. Ces logiques sont irrésistibles, comme le montre le formidable livre de Christopher Clark (1). Volontaires ou non, conscients ou irresponsables, les leaders européens ont conduit comme des somnambules le continent à l'abîme, ruinant des nations entières, tuant des millions d'hommes et de femmes, brutalisant les sociétés modernes, annonçant d'autres carnages de masse, faisant naître dans la convulsion les deux totalitarismes, nazi et stalinien, qui ont ensanglanté le XX<sup>e</sup> siècle.

Or, on n'a trouvé qu'un seul remède à cette maladie mortelle : la construction d'une Europe unie, qui écarte pour des générations le spectre de la guerre. Cette Europe même qui se défait aujourd'hui sous la poussée des souverainistes, impuissante devant la crise migratoire, incapable de rassurer les peuples et de contenir l'effrayante renaissance des fanatismes identitaires. On dira que nous sommes loin d'un conflit armé, que les populismes européens ne sont pas militarisés, qu'aucune volonté de conquête n'anime les sociétés européennes. On dira en un mot que nul ne songe à se battre. C'est faire preuve d'un aveuglement stupide. L'Histoire, dont la cruauté éclate à Verdun comme dans tant de lieux, montre qu'une fois le diable nationaliste sorti de sa boîte, il n'y rentre pas sans de grands massacres. On croit la paix établie, on vit dans l'oubli de la guerre. Pourtant, sous nos yeux, à quelques centaines de kilomètres de Paris, le nationalisme soudain ressuscité par la chute du communisme a ravagé les Balkans il y a vingt ans et il a déclenché une guerre en Ukraine qui est toujours en cours. La guerre impossible ? Dangereuse naïveté à l'échelle de l'Histoire ! C'est donc une irresponsabilité insigne que de laisser dépérir l'idéal européen sous prétexte de difficultés transitoires à l'échelle du temps long, comme les migrations ou la crise de l'euro. Le souverainisme est criminel. Il faut le rappeler inlassablement : l'union du continent est notre seule parade contre la violence constitutive des sociétés et des nations. C'est la seule manière de témoigner aux combattants de Verdun le respect qui leur est dû.

(1) Christopher Clark, «Les Somnambules, comment l'Europe a marché vers la guerre», Flammarion.

[Laurent Joffrin Directeur de la publication de Libération](#)